

LA CHASSE AUX MILLIONS

SECONDE PARTIE

(Suite.)

La lettre du pirate était terrible de concision et de clarté.

Elle disait :

« Pendant que vous perdez votre temps à nous faire endurer les tourments de la soif, votre fille et Conception sont entre les mains de mes hommes.

« Elles courent les plus grands dangers, car j'avais annoncé une absence de cinq jours, et je suis parti depuis six.

« Hâtez-vous de me délivrer, si vous voulez revoir votre enfant pure et vivante. »

Bouléreau bondit à la lecture de ces derniers mots.

— Mille millions de pipes cassées ! grommela-t-il.

« Mon idée n'était bonne qu'à moitié !

« Avec cette sale engeance de pirates, on n'est jamais sûr de réussir.

« Mais patience !... »

« Nous allons d'abord voir un peu si tout ça est bien vrai... »

En même temps le squatter s'était approché de l'un de ses hommes.

— Va me chercher Grandmoreau à l'autre embuscade, ordonna-t-il.

L'ordre fut lestement exécuté.

Quelques minutes après, le Trappeur rejoignit le colonel et Bouléreau.

Il prit connaissance de la dépêche du John Huggs.

M. d'Eragny, dont l'énergie avait eu raison de l'émotion du premier moment, le questionna.

— Que décidons-nous ? demanda-t-il.

« Il faut agir sans retard.

« Faisons ces pirates prisonniers.

« Nous les garotterons avec soin. »

Le Trappeur réfléchit une minute.

— Ne précipitons rien, dit-il.

« Il faut avant tout mettre la main sur le capitaine.

« Nous allons manœuvrer dans ce but.

— Soit, dit M. d'Eragny ; mais, pour Dieu ! hâtons-nous !

— Attendez-moi, fit Bouléreau, je vais aller observer de près MM. les pirates.

« Je parlerai à leur chef des conditions que nous faisons.

— Que nous imposons ! accentua Tête-de-bison.

« Ne prenez, ajouta-t-il sur un ton singulier, que les engagements possibles.

« Et surtout désarmez.

— Comptez sur moi, répondit Bouléreau d'un air d'intelligence.

Et il se mit à descendre dans la direction du défilé.

Bientôt il arriva à la roche qui le fermait.

Il se hissa sur le sommet et disparut dans l'intérieur du canon.

— Imprudent ! fit Grandmoreau en le voyant s'aventurer seul parmi les pirates.

Cinq minutes après, Bouléreau revenait, mais par une autre route ; il avait découvert un étroit passage que le rocher, en glissant dans le canon, avait laissé libre.

Le squatter dégagna et agrandit ce passage qui d'ailleurs n'aurait pu servir aux pirates, s'ils l'eussent trouvé.

Précédé de John Huggs désarmé, il se dirigea vers ses amis, après avoir tiré à l'extérieur les fusils et autres armes enlevées aux pirates.

Grandmoreau remarqua qu'il n'avait pas pris la peine de reboucher le passage, et qu'il ne regardait même pas derrière lui.

— S'ils ne sont pas morts, ils n'en valent guère mieux, se dit un Trappeur en voyant John Huggs grimper péniblement la pente rapide et hérissée du rocher.

Quand le chef des pirates arriva sur une sorte de plate-forme où l'attendaient M. d'Eragny et Tête-de-Bison, il était haletant et brisé de fatigue.

— Encore un coup ! dit Bouléreau en lui tendant sa gourde contenant un mélange d'eau et de rhum.

Sans répondre, John Huggs tendit la main et but avidement.

Après quelques secondes, le squatter, toujours jovial, reprit sa gourde en disant :

— Assez, assez, mon ami !

« Vous allez mettre votre petit estomac dans l'embarras.

« Pas de bêtises !

« Nous tenons à conserver votre précieuse existence. »

M. d'Eragny, voyant enfin John Huggs en état de lui répondre, mit fin aux plaisanteries de Bouléreau.

— Où est ma fille ? demanda-t-il d'une voix que l'émotion faisait trembler.

— Elle est entre les mains de deux cents de mes hommes, répondit John Huggs.

— Voulez-vous et pouvez-vous nous la rendre, ainsi que Conception ? questionna le colonel.

— Je le veux et le peux, dit le pirate avec assurance.

— Vos conditions ? demanda encore M. d'Eragny.

John Huggs allait répondre.

Grandmoreau s'interposa.

— Peux-tu affirmer, dit-il, que les femmes n'ont eu à subir aucune violence aucun attentat ?

— Elles n'avaient rien à craindre pendant les cinq jours que je devais être absent, répondit le pirate.

« A partir d'aujourd'hui, elles ont tout à redouter.

— Marchons ! s'écria le colonel vivement surexcité par ces dernières paroles du capitaine.

— Un instant ! dit gravement le Trappeur.

« Le colonel te demandait à l'instant tes conditions.

« Tu n'en a pas à nous faire.

« Et je vais te dicter les miennes.

« Ta vie est entre nos mains.

« Tu nous rendras les prisonnières, et nous te conserverons la vie et te mettrons en liberté quand nous jugerons utile.

« Si tes brigands se sont conduits en brutes féroces avec les deux femmes, tu seras pendu. »

— Parfaitement raisonné, conclut Bouléreau.

« Voilà comme je comprends les traités.

« Et vu que le citoyen capitaine tient à l'enveloppe de coquin qui lui sert de peau, nous sommes à peu près sûrs qu'il va nous conduire par le plus court chemin. »

M. d'Eragny et Grandmoreau ne s'étaient pas arrêtés à écouter le bavardage du squatter.

Quand tout fut disposé, le Trappeur consulta John Huggs sur la marche à suivre, et la petite troupe se mit en marche.

— Et mes hommes l'avaient demandé le pirate.

— Je vais m'en occuper, répondit Tête-de-Bison.

« En tout cas, ceux qui nous suivent déci-

deront de leur sort.

Par ces paroles, le Trappeur laissait supposer au chef des pirates que les dix hommes

qui l'entouraient ne formaient qu'une sorte d'avant-garde précédant un nombreux détachement.

Cependant Grandmoreau prit Bouléreau à part.

— Dans une heure, je vous rejoins, dit-il.

— Où allez-vous ? demanda le squatter.

— Accomplir un acte de justice, répondit Tête-de-Bison avec une sombre énergie.

« J'emmène un de nos hommes.

« Faites bonne garde.

« Je serai expéditif.

Les deux hommes arrivèrent bientôt au défilé.

Ils y pénétrèrent par le trou qu'avait élargi Bouléreau.

Un spectacle de désolation s'offrit à leurs yeux.

Les chevaux, à demi-morts de soif, erraient çà et là, léchant les pierres que n'échauffaient pas les rayons du soleil ; d'autres s'étaient couchés, complètement épuisés.

Les pirates vivaient tous ; mais pouvait-on appeler vie le reste de souffle qui les animait encore ?

Grandmoreau jeta un rapide coup d'œil sur cette épouvantable scène.

Aucun muscle de son visage ne tressaillit.

Tête-de-Bison tira froidement un paquet de corde de sa gibecière.

Et le tendant à son compagnon le squatter :

— Tiens ! dit-il.

« Coupe cette corde en autant de longueurs que tu vois de pirates.

« Et à chaque bout fais un nœud coulant. »

Le squatter se mit aussitôt à la besogne. En quelques minutes, il eut terminé.

— Tu vois, continua-t-il, ce mélange, au milieu du défilé ?

— Je le vois.

— Remarque ces cinq grosses branches horizontales qui forment autant de potences naturelles.

« Ces branches sont à une hauteur convenable, et elles peuvent porter chacune quatre bandits.

« Attache donc tes cordes solidement à ces rameaux, et dispose les nœuds coulants aussi bien que possible.

« Dépêchons !

« J'ai hâte d'en finir avec ces vermines. »

Le squatter eut terminé ses lugubres préparatifs en peu de temps.

Il travaillait avec l'habileté d'un bourreau anglais.

Quand il eut achevé il revint aider Grandmoreau à transporter les pirates.

Chaque bandit fut hissé à une hauteur convenable, le nœud coulant lui enserra le col, et bientôt dix-neuf corps se balancèrent à deux pied au-dessus du sol.

Cependant un vingtième pirate restait vivant.

Tête-de-Bison le rappela à la vie.

— Je suis Tête-de-Bison le Trappeur, lui dit-il.

« Tu es mon prisonnier.

« Ta vie m'appartient.

« Je te la laisse provisoirement, parce qu'elle m'est utile. »

Et Grandmoreau, montrant les pendus, ajouta :

— Vois tes dix-neuf compagnons, voleurs et assassins comme toi !

« Ils ont expié leurs crimes. »

Le pirate fixait un regard hébété sur les corps, auxquels le vent, agitant les branches de l'arbre, imprimait un léger balancement.

Il trouva pourtant la force d'articuler une question :

« Et... et le... le capitaine ? dit-il péniblement.

— John Huggs s'est rendu, répondit Grandmoreau.